

André FONTAINE

*Au Dr Simon en hommage
à sa bienveillance*

8.10.89 A Fontaine

LE CAMP D'ÉTRANGERS
DES MILLES
1939-1943
(Aix-en-Provence)

APRÈS L'ARMISTICE

Saint Nicolas

Exténués par un si long voyage, les internés ont dormi dehors dans la prairie où les odeurs champêtres sont plus agréables. Tout le monde s'interroge : que vont-ils faire de nous ? Les anciens officiers et les gardiens millois remontent dans le train qui repart dans un bruit de ferraille. Un nouveau capitaine beaucoup plus austère avertit que, seuls, les vieux et les grands malades partiront dans des camions et voilà la colonne qui démarre vers un but inconnu. Au lieu de suivre une route, ils empruntent un petit chemin rocailleux traversant une forêt de chênes. Les bagages restent en désordre sur la prairie.

Schönberner et ses amis préfèrent eux aussi partir en camion. Pour y réussir ils invitent un officier à prendre le petit déjeuner avec eux dans une auberge toute proche.

Et voilà que le chemin longe la route nationale. Les internés progressent de leur pas lent, sans aucune hâte ; la file s'étire. Les bornes kilométriques servent de sièges providentiels aux malheureux marcheurs. Les peintres sont reconnaissables aux dessins et toiles qu'ils portent sous le bras. Max Ernst sue à grosses gouttes. Max Lingner de dire : « Je n'en peux plus, partez sans moi » et l'historien Schreiner, son camarade communiste, de lui répondre : « Donne-moi tes cartons, je te les porte ». Ils longent le camp des Garrigues où des soldats font leur toilette. L'un d'eux s'écrie : « Ne faites pas les imbéciles, les gars ! Laissez-donc ces pauvres types rentrer près de leur femme ».

Arrivés au château de Saint-Nicolas, ils découvrent un beau portail en fer forgé avec l'inscription « Saint-Nicolas ». On leur distribue du pain et des boîtes de conserves et ils vont prendre de l'eau à un puits installé sur une citerne. Une heure et demie plus tard arrivent à nouveau des camions : on en décharge des tentes marabouts blanches de l'armée et des bottes de paille. Puis de nouveaux véhicules apportent non pas l'équipement et la nourriture attendus, mais des rouleaux de fil de fer barbelé. Un chemin parallèle à la route traverse la propriété, la partageant en deux parties inégales. L'une, la plus haute, est occupée par les légionnaires. Des commerçants d'occasion installent leur étal bien approvisionné le long de la voie vite baptisée

état, ils manquent hélas de bon cuir. Les tailleurs, dont le Polonais Dakubowicz, ne manquent pas de travail non plus. D'autres vendent les vêtements récupérés dans le train ou ceux des fuyards. Il arrive qu'on y rachète ses propres affaires. Certains prétendent même qu'on les leur a volées sous la tente. Grünstein fournit le tabac et vend des cigarettes à l'unité. D'autres proposent « 12 olives pour 1 F, un pantalon bleu de travail 10, trois chemises 10 F, cinq chaussures 15 F, une paire de chaussettes 2 F ». Certains soldent leurs affaires avant de s'enfuir pour avoir quelque argent. Les légionnaires profitant de la pénurie et de la canicule vendent de l'eau à des prix exorbitants. Ils ont également une cantine ; c'est la mieux pourvue mais aussi la plus chère. Les stands se multiplient, marchands de café, buvettes avec bière, véritables petits restaurants installés sous des branchages. Les plus appréciés sont les viennois, tant par leur cuisine délicate que par les violonistes qui agrémentent le repas. Un original repasse les lames de rasoir pour 20 centimes, un autre porte un grand écriteau dans le dos : « Médicament absolument sûr contre la diarrhée ».

Le propriétaire d'un cinéma marseillais, Weinberg, petit gros, revient au camp. Il est en short, porte un bonnet de police et des gants de peau. Il parle de la liste noire sur laquelle figureraient 4 000 personnes.

Lion Feuchtwanger s'évade à Nîmes et se réfugie chez l'épouse du Dr Levita interné à Saint-Nicolas. Dans le journal il apprend qu'un juge de Nîmes a condamné des évadés à des peines de prison.

Plusieurs capitaines se sont succédé comme chef de camp, c'est maintenant le commandant de réserve Gonnet, de petite taille, distingué ; malheureusement trop tolérant, il laisse trop d'initiative aux internés. Au secrétariat, tenu par Maurice Philippe et Frances, travaillent également plusieurs détenus. Le peintre Erich Isenburger en profite pour tamponner le plus de permissions et libérations possible (il réussit même à fabriquer un faux tampon de commandant du camp).

Il est impossible de se laver les mains après être allé faire ses besoins ; ce qui peut provoquer des épidémies, surtout avec la chaleur torride et la multitude de mouches. Très vite ce séjour enchanteur est gâté par la désinvolture des internés qui se soulagent derrière chaque arbre.

Max Ernst partage sa tente avec Walter Todt, jeune communiste très dynamique et très vif. Le peintre est très abattu et souffre de diarrhée. Il doit coucher à la belle étoile, car Todt le tire hors de la tente et le soigne avec du charbon de bois.

Presque tous descendent dans les gorges du Gardon faire leur lessive, prendre un bain, s'étendre sur la berge, nus comme des vers. Le soir certains font la veillée autour d'un feu. Les évasions de Saint-Nicolas sont quotidiennes : Max Ernst, Lion Feuchtwanger, Golo Mann entre autres. Au retour Max Ernst doit dormir dans la porcherie.

Le chapeonnier Peter Pan et le pianiste Kurt Lewel s'évadent pour essayer

sont emmenés au commissariat de l'Évêché puis reconduits, menottes aux mains à Saint-Nicolas. Peter Pan chante devant Feuchtwanger qui lui demande son texte : « Schlaf, mein Kind, mein Kind, schlaf ein / denn, wer schläft, kann glücklich sein. » (Dors mon enfant, endors-toi, car qui dort peut être heureux).

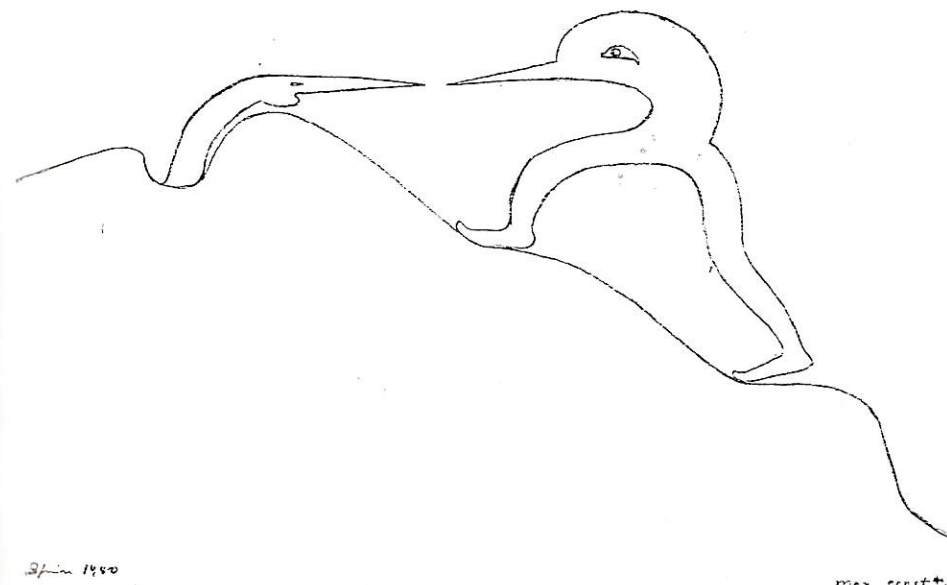
L'écrivain Franz Hessel et son fils Ulrich sont libérés par le commandant Gonnet étant donné que son autre fils Stéphane, futur ambassadeur, a été mobilisé en tant qu'aspirant dans l'armée française.

C'est alors que **Varian Fry**, journaliste, professeur d'Université et Quaker, envoyé par Mrs. Eleanor Roosevelt, arrive à Marseille pour quelques semaines avec 3 000 dollars et une liste de 200 réfugiés menacés. Il prend en charge la fuite de Feuchtwanger. Pourquoi son épouse Marta ne parle-t-elle pas de son télégramme adressé au président Roosevelt le jour de l'internement de Lion Feuchtwanger fin mai 1940 ? Ce document se trouve aux Archives Nationales de Washington.

Golo Mann, évadé pour la deuxième fois puis repris à Marseille est enfin libéré sur la demande de son ami Bertaux, professeur, et séjourne au Lavandou. Varian Fry l'invite à venir à Marseille pour préparer son évasion. Il part un matin de la gare Saint-Charles avec son oncle Henrich Mann, sa tante, Franz Werfel et son épouse Alma Mahler. A la frontière espagnole, on ne les laisse pas passer. Ils partent donc à pied, tandis que Fry prend le train avec tous les bagages. L'accompagnateur Ball et Golo Mann doivent presque porter Heinrich Mann, alors âgé de soixante-dix ans. Arrivés à la croisée de deux chemins, ils hésitent sur la direction à prendre ; surviennent deux gardes mobiles casqués qui leur disent : « Vous voulez passer en Espagne ? Prenez celui de gauche. » Puis l'un d'eux découvrant que Golo est autorisé à aller retrouver son père aux États-Unis, lui tend la main en s'écriant : « Je suis très honoré de serrer la main du fils d'un si grand homme. »

Varian Fry organise l'évasion en mer de vingt étrangers : trois Belges, un Alsacien non encore français, Gustav Baldensperger, un Italien Joseph Marino, cuisinier au camp de la Légion à Fuveau, un ménage apatride de Bruxelles, huit Polonais dont trois officiers de carrière (un ingénieur lieutenant-colonel, Stefan Szymanski), quatre célèbres membres du SPD : François Boegler de Spire (Palatinat), ancien député, Fritz Lamm de Stettin, journaliste du parti socialiste ouvrier (SAPD), Siegfried Pfeffer de Chemnitz, Hans Tittel de Dresde, député et journaliste connu.

Leur embarcation « La Bouline » est malheureusement arraisonnée. Ils ne stoppent leur fuite qu'à la treizième semonce de la marine nationale. A l'instigation d'Ernst Langendorf, journaliste, les détenus des Milles du SPD profitent de leur quartier libre le soir pour remonter le moral de leurs camarades emprisonnés à Aix en chantant *la Marseillaise* sous les fenêtres de leurs cellules.



Max Ernst, 3 juin 1940, 21 × 27 cm, collection particulière.



Le camp de Lambesc. H. Gowa, mai 1940, dessin, 21 × 27 cm.



« Ingénieur juif », Robert Liebknecht,
novembre 1939, 9 × 12 cm.



« L'Autrichien » (mort en déportation),
Robert Liebknecht, novembre 1939, 9 × 12 cm.

illicite. Il purge en fait sept mois de détention puis il est livré aux SS à Chalon-sur-Saône le 24 décembre 1941. Il est condamné à quinze ans de prison à Berlin.

Les Milles après le départ du train

Lors de l'armistice, la tuilerie abrite encore plus de mille détenus. Tous ces hommes vont avoir le choix, croient-ils, entre le rapatriement en Allemagne ou en Autriche et le très fragile droit d'asile français, c'est-à-dire le maintien de l'internement, ou encore l'évasion et la clandestinité.

Beaucoup profitent dès ce moment-là du manque de vigilance — voire de la complicité — des gardiens, déçus par la défaite, pour s'évader tandis que s'organisent au dehors leur accueil clandestin, leur transit illégal et leur émigration éventuelle par mer, par la Suisse ou l'Espagne et le Portugal.

Un membre du PC aixois, Villevieille, accueille alors deux députés communistes allemands, dont il ne connaît plus que les prénoms, Karl et Hans. Sa femme les emmène promener en cachette le long de l'Arc. Le soir, M. et M^{me} Villevieille volent des pommes de terre et du raisin pour les nourrir. Max Lingner, venu les voir, a laissé un dessin de soldats et mères de familles attaqués par des stukas piquant au-dessus de leur tête.

Louis Gazagnaire et les communistes marseillais cacheront des dizaines de détenus dont Lex Ende, ancien député communiste au Reichstag lui aussi, qui séjournera chez Marcelle Tisserand, la future épouse d'Émile Bottigelli. Un médecin d'origine viennoise, Krämer, et un de ses amis louent une villa aux Camoins, qui va servir de lieu de passage pour les évadés, mais s'avère rapidement insuffisante : les internés d'extrême-gauche qui redoutent leur arrestation et livraison à la Gestapo par la police française, vont de refuge en refuge, passant de nombreuses nuits dans les calanques et sur la plage de Marseille.

Un groupe de huit moines et quelques prêtres, tous ex-internés des Milles, se réfugient de leur côté chez les frères des Écoles Chrétiennes à Nîmes ou chez les Dominicains de Marseille. Dès lors les pères de Parseval, Boulogne et Perrin (ce dernier en dépit de sa cécité) vont consacrer une grande partie de leur activité à sauver les fugitifs des Milles, et d'ailleurs, que leur envoient des personnes de bonne volonté ou organismes repliés sur Marseille à la suite de la débâcle, parmi eux des organisations juives ou des personnes isolées, des hommes politiques, comme Edmond Michelet. Ils cacheront notamment E. E. Noth et sa famille, Mgr Oesterreicher, Hildebrand, Sender, etc. Une assistante sociale, Solange Baumier, secrétaire du Père Perrin, accompagne les fugitifs de Marseille par petits groupes à la frontière espagnole.

Combien d'internés choisissent pour leur part le retour dans le Reich ? Les chiffres, selon les groupes, sont particulièrement parlants : sur les 2 010 détenus de Saint-Nicolas, 6 seulement désirent rentrer en Allemagne. Pour les Milles et toutes ses annexes, y compris les prisons et hôtels surveillés